

LOGIQUE NATURELLE ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES*

Jean-Blaise Grize

Université de Neuchâtel, Suisse

S'il est inutile, voire même impertinent dans un tel congrès, de préciser d'avantage ce que sont les représentations sociales, il n'en va pas de même pour la logique naturelle, terme qui n'est pas clair en lui-même.

Je partirai d'un premier constat, c'est que la logique formelle est une *Beweistheorie* comme le disait Hilbert. C'est la logique de la pensée mathématique, c'est la logique de la démonstration. Or une démonstration est un ensemble de propositions, qui ne dépendent ni de ceux qui les assertent, ni des circonstances de leur production. Au fond, on ne demande pas à une démonstration d'être persuasive: elle peut éventuellement choquer le sens commun, il suffit qu'elle soit valide, c'est-à-dire conduite selon les normes reçues.

Un second constat est que la pensée ne fait pas que mathématiser, loin de là et c'est heureux ! Cependant la pensée de tous les jours, la pensée commune ne procède pas pour autant de n'importe quelle façon. Simplement elle s'exprime à travers des discours d'une autre nature. Ce sont des discours qui contrastent avec ceux des mathématiques, en ce sens que ce sont des discours d'un sujet qui s'adresse à d'autres sujets. Et pas des sujets universels, comme "l'auditoire universel" de Perelman. Ce sont des sujets situés dans l'espace et dans le temps, des sujets pris au sein d'une culture. Il en découle une conséquence tout à fait fondamentale, c'est que tout discours en langue naturelle offre une dimension *argumentative*. Et, si cette dimension est importante ici, c'est qu'une argumentation ne se conçoit pas en dehors d'un contexte social.

Que fait alors un discours tenu par quelqu'un à quelqu'un d'autre ? On peut dire qu'il lui propose une image verbale de ce dont il est question, ce que j'appelle conventionnellement une *schématisation*. Or une schématisation, par cela même qu'elle est construite à l'aide d'une langue naturelle, implique quatre choses.

1. Elle résulte d'un comportement social.
2. C'est une composante d'un processus de communication.
3. Elle contient des marques du sujet énonciateur, c'est-à-dire qu'elle n'est pas faite de propositions vraies ou fausses, mais d'énoncés (*utterances* en anglais).
4. Elle est non formalisable au sens strict du terme, dans la mesure précisément où y sont présentes des marques des sujets.

Toutefois, comme je l'ai déjà dit, cela ne signifie nullement qu'une schématisation se fasse n'importe comment. Elle résulte de l'application d'un certain nombre d'opérations que l'on

* Invited lecture presented at the 1st International Conference on Social Representations, Ravello, Italy, 1992.

peut bien appeler *logico-discursives*. Elles sont logiques, parce que opérations de pensée et discursives parce que la pensée se manifeste à travers un discours.

J'appellerai alors par définition *logique naturelle* la théorie de ces opérations logico-discursives, propres à engendrer des schématisations.

Mon plan sera le suivant:

1. Je présenterai d'abord le point de vue général auquel je me situe.
2. Je montrerai ensuite la structure d'ensemble de la logique naturelle, telle que nous l'étudions.
3. Je terminerai en proposant un schéma de la communication propre à faire voir la place que tiennent les représentations.

1. Point de vue général

Pour être aussi clair que possible, je donne d'entrée de jeu une vue d'ensemble que je vais commenter (Figure 1).

Je partirai des représentations cognitives dont disposent les sujets. Pour éviter une trop grande fréquence du mot "représentation", je parlerai de *modèle mental* au sens que Marc Richelle donne à ce terme: "représentation organisée d'objets du monde extérieur ou de concepts" (*Dictionnaire de la Psychologie*). J'insiste sur le fait qu'il s'agit d'une organisation, ce qui signifie que l'on n'a pas seulement affaire à des objets de pensée, mais encore à l'ensemble des liens qui les unissent, aux articulations qui existent entre eux. Cette

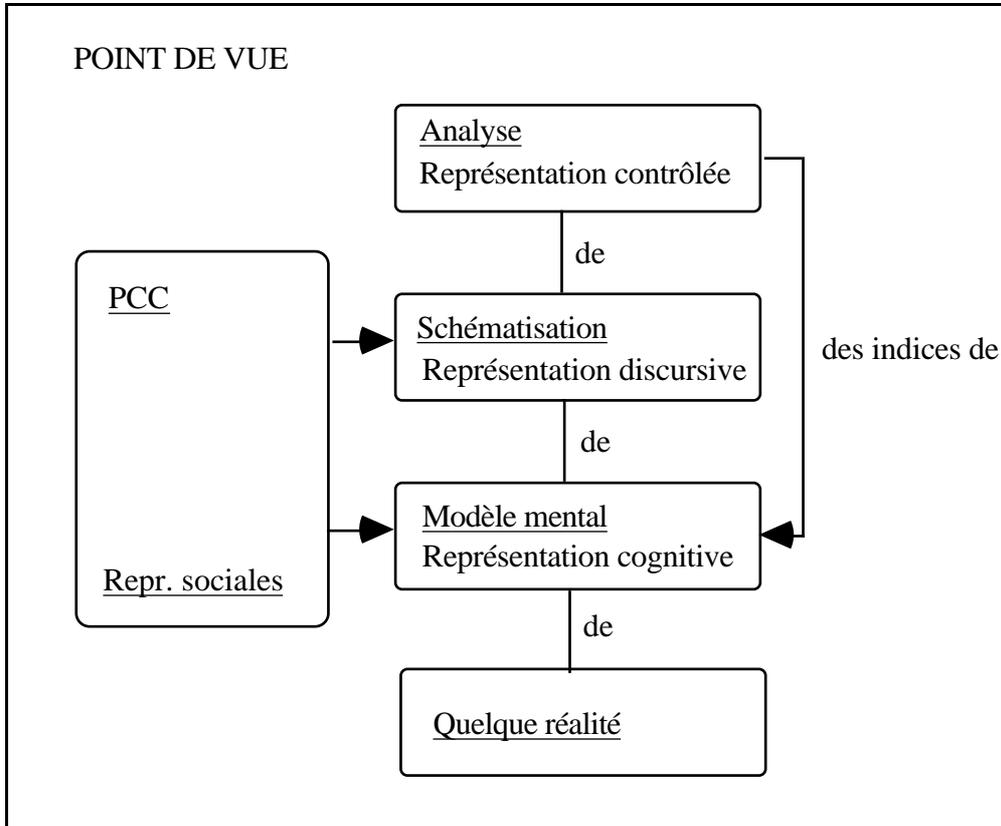


Figure 1

insistance a évidemment quelque chose d'un argument *pro domo*, mais il me semble que l'idée d'organisation ici présente légitime une approche de type logique comme celle que je propose.

Je fais ici une hypothèse, c'est-à-dire que je pose un postulat qu'il est possible de formuler de la façon suivante:

Toute action, tout comportement, et en particulier tout discours, repose sur le modèle mental de quelque réalité spécifique.

Je dis bien "spécifique". Mon problème, en effet, n'est pas de traiter de l'intelligence en général, comme l'a fait Piaget, mais bien de telles ou telles connaissances sous l'aspect où elles se présentent chez quelqu'un *hic et nunc*.

Il est bien clair que les modèles mentaux ne peuvent s'observer directement, en tout cas pas dans l'état actuel de la science, même si certains chantres des neurosciences paraissent l'espérer. Ils ne peuvent être saisis qu'à travers les comportements des sujets, comportements de toutes sortes et dont je ne retiendrai que les comportements verbaux, c'est-à-dire les discours.

Or, un discours ne fait rien d'autre que de pro-poser, c'est-à-dire poser devant le regard de l'interlocuteur, ce que j'ai appelé une *schématisation*. Il y a là un acte sémiotique qui consiste à donner à voir, donner à voir son modèle mental à travers le discours que l'on tient. Dès lors, et parce que visibles, les schématisations sont analysables et, comme je l'ai dit, l'instrument d'analyse sera pour moi la logique naturelle. Je suggère que les résultats de ses analyses fournissent des indices propres à obtenir des données sur les modèles mentaux.

Reste un problème délicat. Une schématisation donnée que l'on peut analyser n'est jamais que celle d'un individu. Elle dépend certes de ses représentations sociales (voir le schéma), mais dans quelle mesure les reflète-t-elle ? Largement je crois, et ceci pour deux raisons.

La première repose sur le concept même de représentation sociale, tel que Serge Moscovici l'a recréé. Ce sont des potentiels d'action. Elles sont fonctionnellement efficaces dans une société donnée, ce qui veut dire qu'elles commandent pour chacun de ses membres l'élaboration des modèles mentaux qui leur servent à agir.

Par ailleurs, dans une société donnée et à une époque donnée, elles apparaissent relativement stables. La chose peut être due, comme le suggèrent les travaux sur les écosystèmes (Hopkins), à leur complexité même. De toute façon, un individu plongé à un moment donné dans une société est largement le reflet des représentations collectives dans lesquelles il est pris. Je réserve le cas des "génies" qui transcendent les contraintes du système dans lequel ils sont insérés.

La seconde raison est plus immédiate. Elle découle de ce qu'une schématisation se sert des termes de la langue dans laquelle elle est produite. C'est ici que j'introduis la notion de *préconstruits culturels* (PCC). De quoi s'agit-il ? Je pourrais dire, de façon imagée, du dépôt que les représentations sociales laissent dans la langue. Au fond, il s'agit de l'aspect langagier des représentations sociales. (Je les ai placées dans le même cadre).

Ceci s'observe facilement sur les objets du discours. Prenez un terme comme "la rose", par exemple. Il est entouré de tout un ensemble d'aspects, de ce que j'appelle son *faisceau*. Sans même parler du "langage des fleurs" - système ô, combien social - il y a des choses que l'on peut dire d'elle, qu'elle est en bouton, qu'elle se fane, qu'elle est blanche (paradoxe !). Qu'il s'agisse-là d'un phénomène de culture est évident. Le faisceau de la rose n'est pas le

même pour le botaniste, l'horticulteur et l'amoureux. Elle est symbole du socialisme en France, pas au Portugal (la Révolution des oeillets) et, je crois, pas en Italie.

Il en va de même des prédicats et de leur *champ*. Ainsi, le prédicat "ouvrir", par exemple, n'a pas les mêmes propriétés s'il s'agit d'ouvrir une boîte de conserve (et quel sens cela pouvait-il avoir au temps de Périclès ?), une porte (dont Musset nous a d'ailleurs appris qu'elle devait être ouverte ou fermée), d'un compte en banque ou d'une séance.

Ce sont les préconstruits culturels qui autorisent, et parfois exigent, les non-dits. "Il a eu un accident de voiture, parce qu'il roulait à gauche", n'a aucun sens chez Sa Gracieuse Majesté. Dire à quelqu'un "Les femmes sont les femmes", ne vise pas à lui faire savoir que la relation d'identité est réflexive.

Toutefois, ce à quoi il importe d'être attentif, c'est que tout n'est pas joué par les faisceaux d'objets et les champs de prédicats, donc finalement par le lexique. Et c'est ici qu'intervient l'activité discursive du locuteur. Elle va lui permettre d'aménager sa schématisation en fonction de ses représentations, ce que je tenterai de montrer dans ma troisième partie.

Avant cela, je voudrais faire voir la structure d'ensemble de l'instrument d'analyse, la logique naturelle.

2. L'outil qu'est la logique naturelle

En voici la structure (Figure 2). Lue de haut en bas, on voit sa construction logique, lue de bas en haut, on voit comment procéder à la reconnaissance, laquelle part nécessairement de configurations d'énoncés. Je vais commenter ce diagramme.

L'idée de départ est que se servir des mots de la langue c'est plonger dans ce savoir que constituent les préconstruits culturels, c'est en extraire certaines parties que j'appelle des *notions*. Il y a là une démarche de pensée qui est prélinguistique, de sorte qu'une notion est, à proprement parler, indicible. La dire c'est déjà passer au second niveau. Ainsi le schéma distingue une extraction cognitive et une extraction sémantique.

Comme il n'y a pas de logique (au sens usuel du terme, je laisse de côté la logique combinatoire) qui ne distingue des objets et des prédicats, il faut postuler l'existence de deux opérations. L'une va fournir un objet (l'homme), l'autre un prédicat (être mortel). En fait il est question sur le schéma de classe-objet et de couples prédicatifs, mais il s'agit de concepts qui concernent la technique d'analyse et dont je ne parlerai pas. Ce qui importe, en effet, c'est que et activent des préconstruits et les manifestent dans le langage. Ainsi, à partir de la notion, indicible mais qu'il faut bien que je communique / SE DÉPLACER RAPIDEMENT À PIED /, peut extraire "course", "coureur" et "courir".

Mais il faut faire une remarque importante et c'est que, avant leur mise en mots, les notions ne sont jamais totalement disjointes les unes des autres. Il s'ensuit le phénomène essentiel de la *métaphore*. Les notions d'oiseau et de jeune fille ne sont pas totalement étrangères les unes aux autres, de sorte que Nerval a pu écrire:

Elle a passé la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau

et que nous comprenons ce qu'il a dit.

Il en va de même pour les prédicats que fournit et qui sont toujours accompagnés de *topoi*. "Parler" contient en lui même la possibilité de "parler sans mâcher ses mots" et

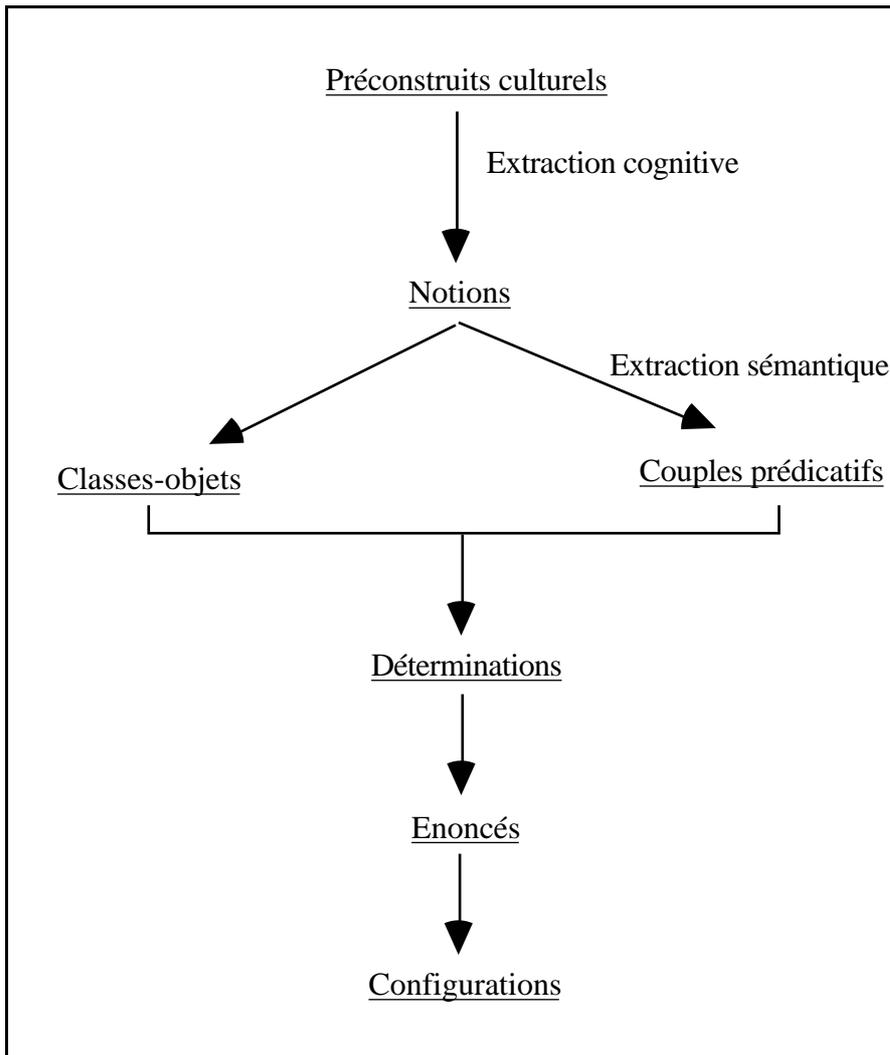


Figure 2
Quelques opérations de la logique naturelle.

vendanges () seraient belles. La *récolte* () s'annonçait heureuse.

L'opération applique un prédicat à un objet, éventuellement élaboré par les opérations précédentes. Elle conduit à ce que Frege appelait un contenu de jugement: ici, dans l'exemple, "que les vignes être superbes". Il n'y a encore ni temps, ni aspects, ni vrai ou faux. C'est l'opération qui fait passer le contenu de jugement à un énoncé, c'est-à-dire qui marque sa prise en charge par un sujet.

Cette prise en charge est fondamentale. Elle exprime la position du locuteur par rapport à ce qu'il dit. Elle se manifeste par le temps choisi, par l'aspect sélectionné, par la modalité utilisée. Elle résulte des représentations qu'il a, ou qu'il se fait, de la situation d'interlocution.

Les opérations enfin sont celles qui organisent le discours. Je me contenterai de deux remarques.

La première est que l'on rencontre fréquemment une procédure de bouclage, par où j'entends qu'on est en présence d'une séquence du genre "p donc q alors p".

m'oblige à dire à mon petit-fils "on ne parle pas la bouche pleine", ce qui est un topos de bonne compagnie!

Les opérations d'objets permettent aux activités discursives d'aménager le lexique en fonction de leur visée. L'opération

sélectionne certains ingrédients dans le faisceau de l'objet, l'opération choisit certains traits du domaine dans lequel l'objet est plongé et l'opération renvoie au même référent par le biais du lexique. Un exemple le fera voir.

Les vignes étaient superbes.
Pas une feuille () malade, pas une grappe pourrie (). Les

"Les nouvelles technologies ont modifié mon travail parce que, étant donné que l'ordinateur est mon outil de travail, elles ont transformé mon activité professionnelle".

Il s'agit de ce que Serge Moscovici a considéré comme le ciment du jugement, de ce que Jean-Claude Passeron envisage comme "une mécanique sociale parfaitement efficace"(p. 95) et, chose admirable, d'un des axiomes de la logique des propositions.

La seconde est le rôle que ne cessent de jouer les procédures analogiques. Celles-ci m'importent pour deux raisons. L'une est qu'elles manifestent clairement l'organisation interne des représentations sociales, faites d'imbrications et de recouvrements multiples de domaines variés. L'autre est qu'elles sont l'expression des points de vue mêmes auxquels se placent les locuteurs. Ainsi l'analyse systématique des analogies dans un discours est-elle de nature à fournir des indices précieux, non seulement sur les modèles mentaux, mais encore sur les représentations elles-mêmes.

Il me reste à faire voir comment et pourquoi les représentations sont mobilisées. Pour cela je vais proposer un schéma de la communication qui s'écarte du schéma traditionnel du codage / décodage.

3. Un schéma de la communication

L'idée de base est la suivante. Il ne s'agit pas de considérer un émetteur *A* qui code ce qu'il a à dire afin d'envoyer un message à un destinataire *B* qui va décoder le message. A la métaphore de la transmission d'information, je suggère de substituer la métaphore de la résonance, ou de l'induction au sens de la physique.

Un locuteur *A* construit une schématisation devant un interlocuteur *B* qui la reconstruit. Il en est comme de deux bobines de fil électrique placées l'une à côté de l'autre. Si l'on fait passer un courant variable dans l'une, un courant analogue est induit dans l'autre. Evidemment "analogue", mais identique seulement si les bobines le sont. Ceci pose le grave problème de l'isomorphisme de la construction et de la reconstruction. Elles ne peuvent être identiques que si *A* et *B* le sont, ce qui de toute évidence n'est jamais le cas. Mais je n'insiste pas. En pratique, l'observation montre que les partenaires ont, dans la plupart des cas, suffisamment de représentations communes pour que la communication "passe".

D'autre part dans ma perspective une schématisation se fait toujours dans une situation d'interlocution, de sorte que le contexte est décisif. Cela n'est pas valable seulement à l'oral - ce qui va de soi - mais aussi à l'écrit. Consciemment ou non, on n'écrit jamais que dans une situation donnée. Il s'ensuit que tout discours a une dimension argumentative, qu'une schématisation n'est pas construite seulement devant quelqu'un, mais *pour* ce quelqu'un.

Une schématisation, acte sémiotique, donne à voir ce que j'appellerai des *images*: image bien sûr de ce dont il est question, mais image aussi de celui qui parle, image de celui auquel on s'adresse. Et ici, il faut faire deux remarques que les rhétoriciens n'ont pas manqué faire. L'une est qu'il importe moins d'être ceci ou cela, mais de le paraître. L'autre est que la matière doit être aménagée pour l'agrément (*pleasure*) de *B*. Ces phénomènes sont de nature à soulever des difficultés considérables dans l'interprétation des interviews. La personne interrogée dit finalement moins ce qu'elle pense que ce qu'elle estime devoir être dit à l'enquêteur. Ce n'est pas mon problème et je montre le schéma global (Figure 3).

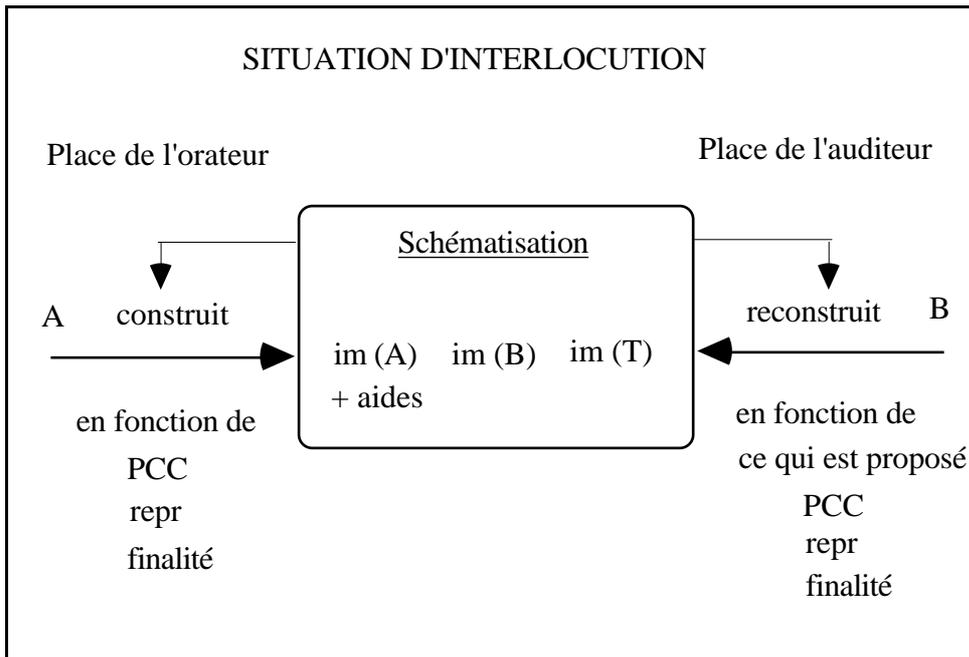


Figure 3
Schema de la communication.

Il s'agit d'un schéma théorique, c'est-à-dire que *A* et *B* ne désignent pas des sujets en chair et en os, mais des places. Bien entendu, dans un dialogue vrai, ces places sont alternativement occupées par les interlocuteurs.

Les flèches de retour marquent une prise de position sur les rapports entre pensée et langage. Suivant en cela Ferdinand de Saussure qui écrivait "Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue" (CLG, p.155), je postule que, chez l'adulte tout au moins, ce que l'on est en train de dire rejaillit toujours sur ce que l'on pense.

La construction et la reconstruction se font en fonction de certains paramètres. Je passe sur les préconstruits culturels dont j'ai déjà parlé, sur les finalités (on ne parle ni n'écoute sans certaines bonnes raisons) et je m'arrête un peu sur les représentations qui commandent largement les images proposées.

Avec Pierre Vergès (1987), je les inscrirai dans trois lieux de détermination: celui de la pratique quotidienne du sujet, celui de l'idéologie et celui des matrices culturelles qui "donne sa profondeur historique à la représentation" (p. 27). Voyons alors d'un peu plus près ce dont il s'agit (Figure 4).

A un premier niveau, il est possible de concevoir les représentations que le locuteur se fait de lui-même, de l'autre, de ce dont il s'agit, ainsi que des relations entre ces trois termes. Les représentations que *A* se fait de sa relation avec *B* importent dans la mesure où on ne parle pas à un supérieur comme à un subordonné, mais c'est toutefois là faire preuve d'un réalisme un peu naïf et ceci pour deux raisons.

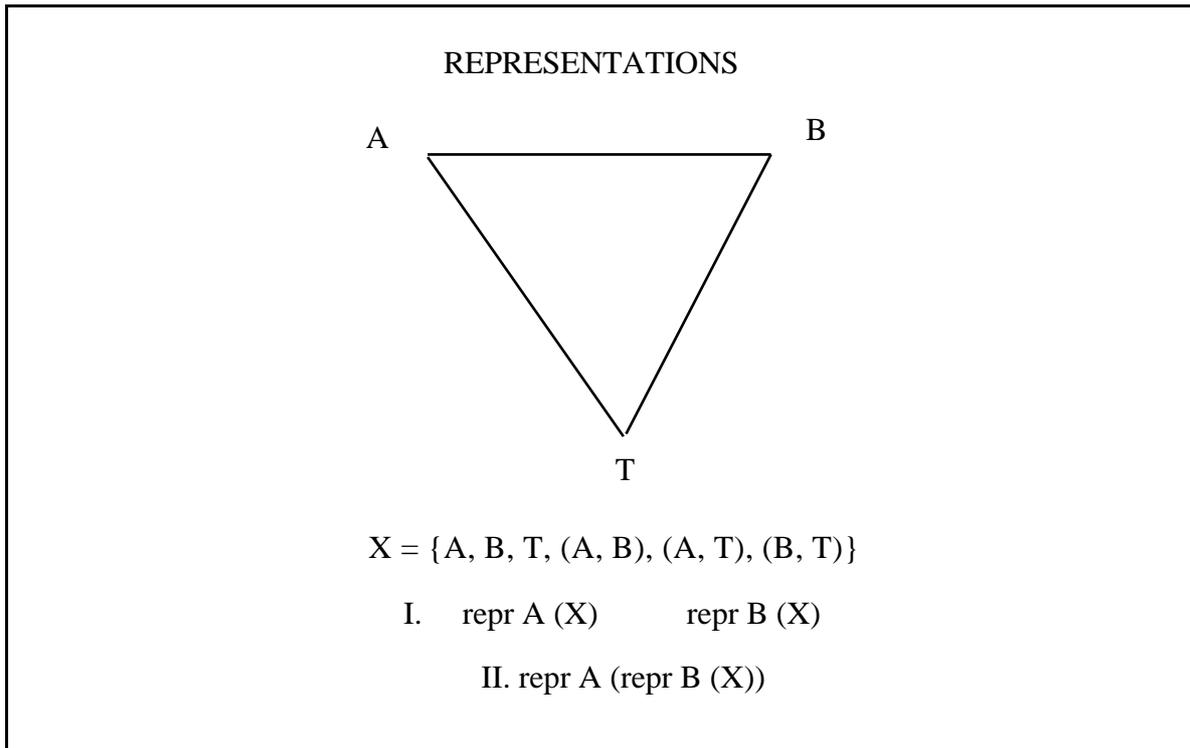


Figure 4

D'abord, si dans sa dimension argumentative, la représentation que l'on se fait de l'autre joue un rôle fondamental, il ne s'agit-là que d'un concept tout à fait abstrait. Pas plus que l'on n'a jamais mesuré une table - mais seulement sa longueur, sa largeur, sa hauteur - pas davantage ne se représente-t-on quelqu'un. On se représente ses connaissances, ses attitudes, ses opinions et tout ce que vous voulez, mais jamais lui en tant que tout.

D'autre part, il m'est impossible de sortir de moi-même pour appréhender les choses de l'extérieur. Il s'ensuit que ce qui est décisif ce sont les représentations que *A* se fait des représentations de *B* (II sur la figure). Cela complique sans doute l'interprétation des indices textuels en termes de représentations sociales, mais ce me semble inévitable. Problème épistémologique fondamental, mais qui dépasse de loin mes compétences.

Conclusion

Je voudrais en conclusion résumer ce qui précède en trois points.

1. Toute unité cognitive, quand elle est insérée dans un discours révèle, par le complexe qu'il forme, quelque chose de la nature des représentations sociales.

2. Les opérations de la logique naturelle - mais que je n'ai pas présentées dans la technique de leur fonctionnement - permettent de saisir certains aspects des représentations sociales.

3. Enfin, je veux souligner que ce type d'approche n'est que partiel et qu'il réclame d'autres voies d'accès, ainsi que nous avons cherché à le montrer dans notre ouvrage interdisciplinaire (Lyon, Marseille, Neuchâtel): *Salariés face aux nouvelles technologies. Vers une approche socio-logique des représentations sociales*, dans lequel on peut voir fonctionner effectivement diverses approches, dont celle de la logique naturelle.

Références

- Borel, M.-J., Grize, J.-B. et Miéville D. (1983, 2e éd. 1992). *Essai de logique naturelle*. Berne: P. Lang.
- Grize, J.-B. (1982). *De la logique à l'argumentation*. Genève et Paris: Droz.
- Grize, J.-B. (1990). *Logique et langage*. Gap: Ophrys.
- Grize, J.-B., Vergès, P. & Silem, A. (1987). *Salariés face aux nouvelles technologies*. Paris: Ed. du CNRS.
- Hopkins, P. (1985). "Compétition et coopération: l'individu et le groupe". In A. Chanlat & M. Dufour (éds), *La rupture entre l'entreprise et les hommes*. Québec et Paris: Les Editions d'organisation.
- Moscovici, S. (1961). *La psychoanalyse, son image et son public*. Paris: PUF.
- Moscovici, S. (1989). "Des représentations collectives aux représentations sociales: éléments pour une histoire". In D. Jodelet (éd.), *Les représentations sociales* Paris: PUF
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique*. Paris: Nathan.
- Perelman, Ch. & Olbrechts-Tyteca L. (1958, 3e éd. 1976). *Traité de l'argumentation*. Paris: PUF.
- Richelle, M. (1991). "Mental". In *Dictionnaire de psychologie*. Paris: PUF.
- Saussure, F. de (1916, éd. critique 1972). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

Jean-Blaise Grize, 15, Traversière, 2013 Colombier, Switzerland.